

FRENCH, Speaking with the Land

Dance West Network Des Arts Dehors / Arts Outside

Résidence à Vancouver, du 23 au 25 juin 2023

Marie Béland, Julianne Decerf, Izo Dreamchaser, Jhoely Triana, Sarah Wong

Parler avec la terre

Alyssa Amarshi

Vendredi 23 juin, 9 heures

Le ciel est rempli de soleil et clair, s'ouvrant sur une belle matinée chaude dans ce que l'on appelle " Vancouver ".

Les artistes de la cohorte Des Arts Dehors / Arts Outside 2023 et quelques autres visages amicaux du Dance West Network se retrouvent devant le café Milano pour se poser les uns avec les autres et prendre un peu de carburant matinal - café, thé et collations. Après quelques présentations et retrouvailles, nous nous dirigeons vers le "Stanley Park" pour rencontrer la conteuse, gardienne du savoir et artiste Sk̓w̓x̓w̓ú7mesh (Squamish) Seraphine Lewis, dont le nom ancestral est Kwii Gee liwans.

Avant d'arriver, il y a un bourdonnement d'anticipation, une excitation sincère sous le rattrapage de nos projets respectifs et de nos pratiques artistiques les uns avec les autres. Lorsque nous arrivons au point de rencontre, Séraphine nous accueille chaleureusement et nous demande si nous sommes les danseurs. Après un gloussement maladroit qui confirme que nous sommes de Dance West Network, Seraphine nous salue d'un "Happy Blue Sky Day". Sa présence est à la fois calme et forte, et ses yeux brillent de générations d'histoires et de connaissances qu'elle s'apprête à partager gracieusement avec nous.

Séraphine nous conduit jusqu'à la digue où nous nous rassemblons pendant qu'elle se présente. Elle nous raconte son nom, et comment son nom de famille "Lewis" provient du système des pensionnats, et comment son grand-père Chatlem en est venu à porter le nom de Norman. Son grand-père ne pouvait pas prononcer le nom Norman et pensait que les colons l'avaient appelé "No Man" (pas d'homme) et lui avaient donné un numéro pour le désigner.

Alors que nous nous trouvons le long de la digue et que nous regardons les eaux, Séraphine nous explique que le nom Squamish (Sk̓w̓x̓w̓ú7mesh) signifie approximativement "Le vent qui insuffle la vie à la terre et au peuple". Elle raconte que de nombreuses familles Sk̓w̓x̓w̓ú7mesh étaient saisonnières et se déplaçaient entre deux villages de la région, se déplaçant vers le nord et vers le sud en fonction du temps. Le village le plus au nord se trouve en fait sur Lewis Drive, nommé d'après la famille de Séraphine.

En traversant le parc, nous nous arrêtons pour saluer l'un des arbres préférés de Séraphine - un majestueux cèdre rouge - et lui donner un peu d'amour. Les Skwxwú7mesh ont plus de 7 000 ans d'histoire et de parenté avec les cèdres. Séraphine affirme que la technologie du cèdre a permis à la nation squamish de passer de la survie à la prospérité, car ses ancêtres et ses proches ont utilisé tous les aspects de l'arbre, de l'art à l'habitation, en passant par le tissage et la médecine. Il est considéré comme l'arbre de la vie, "donnant et fournissant du berceau à la tombe".

Séraphine continue de nous gratifier d'une pléthore de connaissances et d'histoires de la terre, alors que nous passons devant skwtas7s (Deadman's Island), papiyek (Brockton Point) et xwayxway (Lumberman's arch). Outre les autochtones qui ont vécu dans cette région, nous apprenons que des Hawaïens et des Chinois figuraient parmi les premiers colons - non autochtones de l'île de la Tortue - qui ont vécu ici à la fin du XVIIIe siècle.

Au milieu des années 1900, cependant, tous ceux qui vivaient dans le "Stanley Park" désormais établi étaient considérés comme des squatters, y compris les villages qui s'y trouvaient depuis des milliers d'années.

Le "Stanley Park" a été créé pour attirer les colons blancs de la classe moyenne. On n'a pas tenu compte des gens, des animaux non humains et de toutes les histoires et médecines de cette terre. Des villages ont été brûlés et les terres ont ensuite été utilisées pour des parkings. Les vieux arbres ont été défrichés pour faire place à un salon de thé et à une pelouse de cricket. Les écosystèmes ont été détruits pour faire place aux idéaux européens de pelouses manucurées et d'espace pour les yachts.

Malgré la violence infligée à son peuple, Séraphine a insisté sur le fait qu'il est important de raconter ces histoires d'épreuves aux autres afin que nous puissions commencer à en apprendre davantage et à changer nos perspectives - ce qui doit changer avant que nous puissions commencer à démanteler le colonialisme.

L'une des plus grandes différences de perspective que j'ai remarquées tout au long de l'exposé de Séraphine est la façon dont elle a souligné que les Skwxwú7mesh - et d'autres nations autochtones des régions entourant les mers Salish - valorisent une culture de générosité et de réciprocité. Contrairement à la modernité capitaliste tardive et aux valeurs coloniales d'accumulation de richesses personnelles et d'extraction de ressources par-dessus tout, les Skwxwú7mesh (entre autres nations) considéraient que leur valeur dépendait de ce qu'ils pouvaient donner. La culture du Potlatch en est la preuve : pendant des semaines, les hôtes offrent des cadeaux et nourrissent leurs amis, leurs parents et même ceux qui appartiennent à des clans et à des nations différents.

Ce sens de la réciprocité dans la culture Skwxwú7mesh s'étend au-delà des humains jusqu'à la terre elle-même, avec la règle des "sept" ou le concept des "sept générations de guérison". Si vous prenez une ressource de la Terre, vous devez laisser derrière vous sept de cette ressource ou au moins assez pour les sept générations de futurs ancêtres.

Je me sens en profonde résonance avec ce sens de la réciprocité et je me demande comment nous pouvons mieux intégrer cette valeur dans le sens plus large de la modernité capitaliste extractive et aussi dans la façon dont elle se manifeste dans les espaces artistiques. De quelle manière perpétuons-nous ce phénomène en attendant de nous-mêmes et des autres qu'ils produisent sans rendre la pareille, ni même donner à nos propres corps terrestres une chance de se reposer ?

Nous terminons la visite, sur une colline herbeuse, en passant devant les trois arches représentant les trois nations hôtes : x^wməθk^wəyəm , Sḵwḵwú7mesh, et səlilwətaʔ. Les arches et les figures de bienvenue signifient quelque chose d'immense pour ces nations hôtes. Après la création du "Stanley Park" et l'éradication de ses intendants et colons, la pratique de l'art salish a également été interdite. Lorsque le parc a décidé de présenter l'"art des Premières nations" dans les années 1960, il a opté pour sa propre conception de ce à quoi l'art des Premières nations devait ressembler. Au lieu de soutenir et de promouvoir les artistes de la région, ils ont décidé d'ériger des mâts totémiques, représentatifs des cultures situées plus au nord. De cette manière, ces institutions agissaient de manière purement performative. Ce n'est qu'en 2008 que l'art salish est parvenu jusqu'à papiyek (Brockton Point). L'artiste x^wməθk^wəyəm Susan Point est une artiste salish qui amorce la renaissance de l'art salish traditionnel, un exploit qui témoigne de la compétence et de la résilience de cette génération d'artistes. Des artistes qui créent des œuvres sans avoir accès à des mentors vivants, alors que tant de culture et d'art ont été interdits pendant des générations.

Malgré la violence coloniale infligée au peuple, à la culture, à l'art et à la terre de Séraphine, elle insiste sur le fait qu'elle ne conserve aucune colère. Au contraire, elle canalise et recycle l'énergie en quelque chose de vraiment beau - dans son art et ses récits. Alors que nous sommes assis sur la colline et que Séraphine nous sert du thé maison, je peux sentir l'incarnation de la culture de la générosité imprégnée dans sa culture Sḵwḵwú7mesh.

Alors que nous nous séparons de Séraphine et que nous terminons notre journée en partageant des Banh Mi et d'autres aliments sur des tables de pique-nique, certains d'entre nous réfléchissent aux aspects de la vie continue, à l'appartenance et au lieu, ainsi qu'à la manière dont nous sommes liés à la terre. Un sentiment de gratitude m'envahit au moment de partir, alors que je suis encore en train de digérer tous les cadeaux de l'histoire et de la nourriture.

Samedi 24 juin

Les artistes semblent arriver tous en même temps pour rencontrer le Dr Jane Gabriels et le mentor artistique et partageur de connaissances de la journée, Tsatassaya White. Tsatassaya et Jane sont assises sur un banc surplombant l'océan, juste après le Musée maritime de Vancouver. Après une brève salutation, nous sentons la pluie et le vent commencer à danser sur notre peau. Sarah Wong, l'une des artistes participantes, propose alors un espace sec juste au coin de la rue, au Musée de Vancouver où elle travaille.

Une fois à l'intérieur, la pluie se calme rapidement et nous retournons à l'extérieur, maintenant perchés sur les marches devant l'œuvre d'Alan Chung Hung "Gate to the Northwest Passage".

Tsatassaya commence sa présentation en Hul'q'umin'um, en parlant très lentement, avec soin et détermination. Elle se présente elle-même, mais aussi sa fille, qui vient de partir quelques instants auparavant. Elle nous dit que les présentations comprennent généralement la famille et le lieu. Elle nous raconte qu'elle vient de la Première nation Snuneymuxw (de l'autre côté de la mer des Salish). Cependant, bien que les nations voisines soient plus proches, Tsatassaya nous parle d'un lien de parenté particulier avec la x^wməθk^wəyəm Nation, l'une des nations qui ont vécu et géré la région que nous appelons aujourd'hui "Kitsilano" depuis des temps immémoriaux. Elle pense que l'amour et le respect profonds pour la x^wməθk^wəyəm Nation viennent du temps qu'elle a passé sur leurs terres ancestrales, de ses études à l'université de la Colombie-Britannique, et aussi des aspects communs de leurs langues : Hul'q'umin'um' (Snuneymuxw) ET hə́nqəmiñəm (x^wməθk^wəyəm) respectivement.

Tsatassaya donne le ton de la journée en exprimant sa profonde gratitude pour la terre, les gens et l'eau. Elle nous souhaite la bienvenue en notant qu'il n'y a pas de figures de bienvenue ici, ce qui contraste avec le fait que nous sommes assis juste en dessous de la "Porte du passage du Nord-Ouest" d'Alan Chung Hung, une œuvre d'art qui n'est pas indigène à l'île de la Tortue. Elle note quelques-unes des différentes histoires orales de la famille x^wməθk^wəyəm Sparrow et de la colonie Skwxwú7mesh. Kitsilano porte en effet le nom du chef Skwxwú7mesh Xats'alanexw (Khatsahlano - homme du lac). Elle raconte l'histoire de 1913, lorsque le gouvernement a fait monter les habitants de Skwxwú7mesh sur une barge et a brûlé toutes leurs maisons longues.

Pendant que nous écoutons cette histoire, Tsatassaya nous explique comment nous pouvons commencer à réfléchir sur les reconnaissances de terres. Elle parle de la nature performative de certaines reconnaissances de terres et des critiques que certains leur adressent. Cependant, elle souligne l'importance de la reconnaissance de la terre comme première étape, car ce ne sont pas seulement les gens qui peuvent nous entendre, mais aussi la terre elle-même. C'est ainsi que nous pouvons faire nos premiers pas vers la RECON-CILI-ACTION. La reconnaissance de la terre est une mesure tangible que nous pouvons prendre et qui commence à nous ouvrir à d'autres façons d'être en relation avec la terre. En reconnaissant la terre, nous pouvons commencer à la considérer non pas comme une simple chose dont on peut extraire des ressources, mais comme une entité vivante, qui respire, à laquelle nous sommes liés et avec laquelle nous sommes en relation. Une terre qui a aussi des intendants autochtones qui connaissent profondément ses histoires et ses médecines.

Tsatassaya poursuit en mentionnant que nous sommes TOUS en relation, c'est-à-dire non seulement avec la terre, mais aussi avec les oiseaux, les baleines et d'autres êtres, avec l'océan et les uns avec les autres. Une fois que nous voyons que nous sommes tous connectés et liés, la réciprocité s'incarne. Nous prenons soin les uns des autres parce que "nous ne faisons qu'un".

En parlant d'incarnation, Tsatassaya nous rassemble dans un cercle où elle partage un exercice énergétique, donné par sa grand-mère, Ellen White ou Kwu'la'sul'wut (qui signifie Beaucoup d'étoiles). Tsatassaya facilite un travail énergétique vraiment spécial qui permet de s'enraciner, de s'ouvrir et de régénérer l'esprit. Sarah Wong fait également remarquer qu'elle s'identifie personnellement à ce mouvement énergétique, car il existe une pratique similaire dans sa lignée chinoise de Qigong.

Ainsi ouverts les uns aux autres et à la terre, nous passons un peu de temps en cercle, à réfléchir. Jhoely ouvre la discussion en expliquant que le travail énergétique lui a fait penser à la recherche des ancêtres à travers les gestes des mains dans le flamenco (qui a des racines dans la culture indienne/romani). Izo parle de l'impact du colonialisme sur sa propre culture et sa propre langue, puisqu'il parle le français plutôt que le kinyarwanda, l'une des langues indigènes de son pays d'origine. Il évoque également le désir de partager la culture au lieu de s'enrichir par le biais du "gatekeeping", qu'il considère comme le résultat des structures colonialistes. Sarah aborde les thèmes de la migration, de la langue et de la tradition à travers sa famille qui a des racines en Chine et au Pérou, ainsi que de l'assimilation aux notions occidentales. Elle réfléchit à ce que cela pourrait signifier de se réapproprier la nourriture et la langue dans le cadre d'un processus qui honore encore la lenteur.

Julianne parle de la musicalité des différentes langues et de la façon dont elle s'identifie profondément au partage de Tsatassaya sur le thème "NOUS SOMMES TOUS UN". Jane s'enthousiasme en pensant aux histoires de son passé tout en reconnaissant que ses ancêtres viennent d'arriver sur l'île de la Tortue et qu'ils ne sont là que depuis une "petite seconde". Marie adhère à l'idée de RE-CON-CILI-ACTION, en mettant l'action derrière les mots. Elle parle de la façon dont elle s'assoit avec différentes pensées et cadres et digère encore toutes les connaissances que nous avons reçues. Je partage ma vision de la narration comme étant à la fois humaine et non-humaine, l'idée que nous sommes tous connectés de manière symbiotique, et je suis enthousiaste à l'idée de découvrir et d'apprendre plus d'histoires à partir du sol.

Nous terminons la journée par un cercle de mouvement communautaire, chacun d'entre nous partageant un mouvement pour co-crée une séquence qui nous permet d'avoir un autre moment d'incarnation et de permettre à tous les dons de connaissances et d'énergie de la journée de s'infiltrer dans nos fascias, notre peau et nos os.

Dimanche 25 juin

C'est par une belle matinée ensoleillée que quelques-uns d'entre nous se retrouvent au parc David Lam. Nous commençons par réfléchir à la pléthore d'informations et de connaissances que nous avons reçues au cours du week-end. Nous découvrons ce dont chacun d'entre nous a besoin pour la journée et le partage artistique qui aura lieu plus tard dans la journée. Après une méditation de groupe, Jhoely nous situe dans l'histoire du parc, en soulignant que certaines des pelouses sur lesquelles nous sommes actuellement assis étaient autrefois d'importants cours

d'eau et des forêts nourricières. Cependant, la construction du chemin de fer (avec la Round House toute proche comme arrêt) et la déforestation ont radicalement changé le paysage tel que nous le connaissons.

Nous nous séparons pour nous étirer, méditer, manger, écrire et réfléchir individuellement avant de nous retrouver pour un dernier rassemblement et une présentation.

Nous trouvons un nouvel endroit magnifique dans une zone ombragée avec des plates-formes en ciment surélevées. Le vidéaste Shawn Muys et la photographe Lula-Belle Jedynak s'installent.

Jhoely est la première à partager. Elle explique que sa pièce s'appelle Arboles, ce qui signifie "arbres" en espagnol. Il s'agit d'un mouvement qui explore les liens métaphoriques et physiques avec les arbres. Jhoely commence sur une plate-forme en ciment, allongée dans une jupe verte luxuriante. Au fur et à mesure que la pièce progresse, elle tire la jupe volumineuse vers le haut, les membres tendus, en direction des ancêtres. Elle interprète son émouvant morceau de flamenco entre les arbres, comme si elle était elle-même un arbre.

C'est ensuite au tour de Marie de partager. Marie raconte son travail à travers des histoires. Elle explique qu'elle est une artiste francophone de Montréal, titulaire d'une maîtrise en danse et particulièrement intéressée par la théorie, notamment celle qui soulève les questions suivantes : "Qu'est-ce qu'un spectacle ?" et "Comment pouvons-nous, en tant qu'artistes, envisager le contact avec le public ?" En 2008, Marie a créé "Les Précédents", une pièce de théâtre en plein air à Montréal qui tire parti de ce que les gens font déjà dans les espaces publics. La danse "se glisse dans l'architecture existante" en utilisant la performance pour révéler et rendre certains espaces plus visibles. Pendant la pandémie, elle a ressenti un appel à retourner dans la pièce et se pose actuellement les questions de la mémoire de la danse et de la façon dont la danse peut se présenter dans les territoires sur lesquels elle crée.

Sarah se situe en introduction par rapport à elle-même, à sa famille et à son pays d'origine. Sarah utilise les pronoms "elle" et "son". Sa mère a immigré de la Chine au Pérou jusqu'à Vancouver, tandis que son père a immigré de la Chine à Saskatoon jusqu'à Vancouver. Sa pratique artistique soulève des questions sur la migration et la lignée et sur la façon dont elles façonnent l'identité. Avec sa collaboratrice Ileanna Cheladyn, Sarah a créé un Rock Garden, une installation de coussins inspirée par le repos en tant que résistance et résilience. Sarah anime un Rock Score au cours duquel elle donne à chacun d'entre nous une pierre à tenir et à observer. Elle nous guide dans l'écoute des histoires des pierres et dans l'incarnation d'une relation avec la pierre que nous avons choisie. La partition est si aimante, si douce et si puissante. Pour moi, personnellement, elle évoque les souvenirs d'une belle amie commune décédée, Zahra Shahab, et je suis émue aux larmes. La possibilité de faire son deuil et de se reposer est un cadeau gracieux et je ne remercierai jamais assez Sarah pour ce cadeau.

Après une profonde respiration collective, Julianne commence à partager. Elle se situe également sur cette terre à travers l'histoire de sa lignée. Sa grand-mère est venue de Tunisie et a été élevée près de Paris, tandis que son grand-père est venu de Belgique. Elle vit maintenant

à Montréal (Tiotia'ke). Elle parle de ses curiosités dans son exploration de la danse avec son collaborateur Camil Bellefleur. Elle espère plonger plus profondément dans la question du mouvement : " qu'est-ce qui existe entre deux pôles ? " et " qu'est-ce qui vit au-delà des binaires ? ". Elle considère la nature comme un espace queer et se sent à l'aise dans la terre du paradoxe et de la complexité à travers son art.

Isaac/Izo et les danseurs d'Afrobeats Van terminent le partage. Isaac/Izo raconte comment il en est venu à s'appeler "Dreamchaser", la danse n'étant pas considérée comme une carrière viable dans son pays d'origine. En poursuivant ses rêves, il espère briser les stigmates qui entourent la danse et créer des espaces où les gens peuvent s'exprimer joyeusement pour faire face aux difficultés. Sa pièce traite de la toxicomanie et de l'utilisation de la danse comme moyen d'y faire face et de s'évader. Il invite ses danseurs à prendre la parole et nous brisons notre cercle pour devenir des spectateurs témoins. L'un de ses collaborateurs commence la pièce avec une bouteille à la main et, lorsque les autres le rejoignent, ils enlèvent la bouteille - qui représente la dépendance à l'alcool - et entament une chorégraphie Afrobeats complexe et entraînante. Izo est rayonnant tandis que lui et ses collaborateurs s'inclinent, les artistes représentant collectivement toutes les cultures et lignées différentes.

Nous terminons la journée par une belle discussion sur la terre, l'incarnation, les complexités et les questions non résolues qui ont surgi pour chacun d'entre nous au cours du week-end. Nous parlons de lenteur, de handicap et de repos. Nous parlons de rêves décoloniaux, de lignées et de privilèges. Nous terminons avec le souffle, la gratitude et la connaissance que nous continuerons à porter avec nous dans l'esprit, le corps et l'art.